

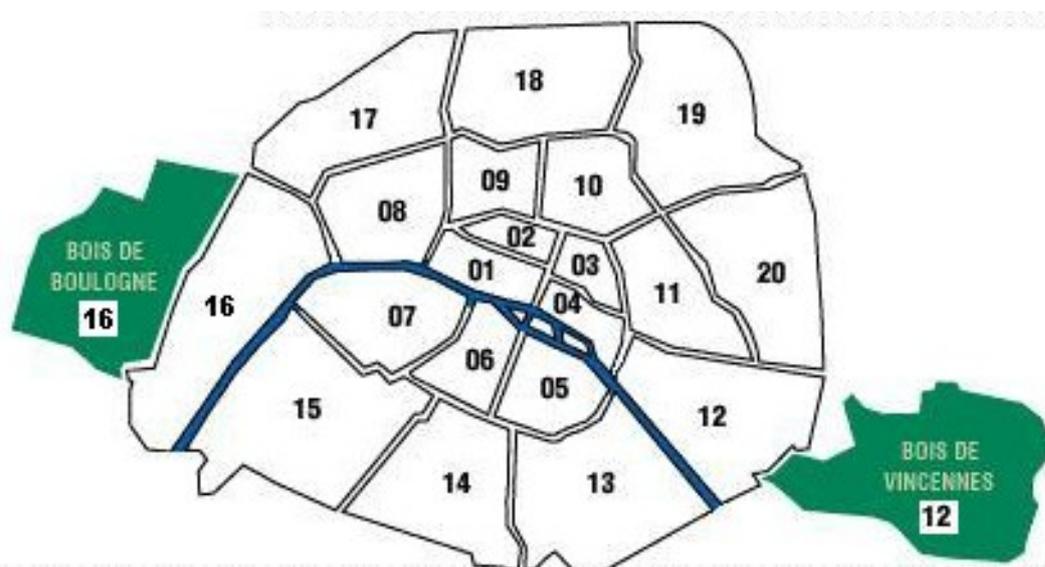
MANET VAN MONTFRANS

DANTE CHEZ MODIANO : une divine comédie à Paris

Résumé

Dans l'œuvre de Patrick Modiano, la topographie parisienne joue un rôle de premier ordre. Renvoyant d'un côté à une certaine réalité extratextuelle, de l'autre à des ouvrages antérieurs de Modiano où ils figurent, les noms de lieux charrient d'un roman à l'autre des sédiments de sens de plus en plus considérables. Tout en s'inscrivant dans le réseau d'associations bien connu des lecteurs familiers de Modiano, les lieux parisiens qu'il évoque dans son roman *Dans le café de la jeunesse perdue* revêtent une dimension nouvelle et surprenante grâce aux rapports intertextuels avec la *Divine Comédie* de Dante.

RELIEF 2 (1), mars 2008 – ISSN: 1873-5045. P1-21
<http://www.revue-relief.org> - URN:NBN:NL:UI:10-1-100108
Igitur, Utrecht Publishing & Archiving Services
© The author keeps the copyright of this article



Plan des arrondissements de Paris

Patrick Modiano a emprunté l'exergue et le titre de son dernier roman en date, *Dans le café de la jeunesse perdue*, à Guy Debord: « A la moitié du chemin de la vraie vie, nous étions environnés d'une sombre mélancolie, qu'ont exprimée tant de mots railleurs et tristes, dans le café de la jeunesse perdue ». Si l'on y reconnaît aussitôt une variation sur les trois premiers vers de la *Divine Comédie* (« Au milieu du chemin de notre vie, ayant perdu la droite voie, je me retrouvai dans une forêt obscure »), il faut faire un peu plus d'efforts pour retrouver l'origine de cette citation chez Debord. Elle s'avère provenir d'un film, réalisé en 1978, sorti en 1981, et pourvu d'un titre-palindrome : *In girum imus nocte et consumimur igni* (« Nous tournons en rond dans la nuit et sommes dévorés par le feu », Debord 2006, 1370).

Ce film, le dernier à avoir été réalisé par le fondateur de l'Internationale situationniste (1957-1972), est composé d'images illustrant un commentaire-bilan des expériences contestataires des années soixante. Les situationnistes n'avaient que du dédain pour l'art existant, et plus en général pour toute culture 'aliénée', coupée de l'expérience directe. Parmi les procédés situationnistes les mieux connus figurent la « dérive » et le « détournement ». À la lecture de « La théorie de la dérive », publiée par Debord en 1956, on pense tout de suite à la figure du promeneur parisien dans l'œuvre de Modiano et dans celle de Perec, tous deux contemporains des situationnistes (Debord 2006, 251-257). Cependant, dans les études consacrées à l'expérience urbaine telle qu'elle a été évoquée par ces deux auteurs, les situationnistes ne sont que rarement nommés.¹

Debord définit la « dérive » comme « une technique du passage hâtif à travers des ambiances variées ». La ville (en l'occurrence Paris) est le territoire même de la « dérive », celui des aventures vécues lorsqu'on erre dans la ville sans objectif préalablement fixé, en se laissant aller aux sollicitations du terrain et des rencontres. Visant l'art institutionnalisé, le « détournement » récuse la notion de propriété intellectuelle, et renvoie à la pratique du démontage d'œuvres d'art existantes dont les fragments, modifiés ou non, sont ensuite insérés dans de nouvelles créations (Debord 2006, 221-230). Ainsi, *In girum...* se caractérise par un montage de scènes « volées » provenant de films les plus divers, ainsi que par un recours à des citations voilées.² Une « liste des citations ou détournements », ajoutée au texte scénographique d'*In girum...*, montre six occurrences de la *Divine*

Comédie. Dans les notes accompagnant ce texte, Debord souligne que les deux grands thèmes du film sont celui de l'eau, image du temps, et celui du feu, image de la révolution :

Saint-Germain-des-Prés, la jeunesse, l'amour, [...] le Diable, la bataille et les entreprises inachevées où vont mourir les hommes [...] ; et *le désir dans cette nuit du monde* (nocte consumimur igni). Mais l'eau du temps demeure qui emporte le feu et l'éteint. Ainsi l'éclatante jeunesse de Saint-Germain-des-Prés, le feu de l'assaut de l'ardente "brigade légère" ont été noyés dans l'eau courante du siècle quand elles se sont avancées "sous le canon du temps". (Debord 2006, 1410-11)³

Dans son dernier roman Modiano a repris les thèmes et les renvois intertextuels du film de Debord pour en faire des éléments constitutifs d'une histoire où les lecteurs familiers de son œuvre ne tarderont pas à reconnaître ses époques, ses lieux et ses personnages préférés. La période principale est celle du début des années soixante, période d'activité intense des situationnistes. Le lieu de l'action est le café du Condé à Paris, au cœur du VI^e arrondissement, près de l'Odéon, où se retrouvent les membres d'une bande de bohémiens. Vivant au jour le jour sans projets ni repères, selon la règle de vie des situationnistes, écrivains, (pseudo)artistes et étudiants s'y adonnent aux tentations de l'alcool et de la drogue. « Chiens perdus », dit la patronne du Condé au sujet de sa clientèle, faisant écho à *Un Pédigrée*, l'autobiographie dans laquelle Modiano s'attribue la même qualification (2005, 13).⁴

Comme dans *Des inconnues*, dans *Accident nocturne* et dans *La petite Bijou*, l'intrigue s'articule autour d'une jeune femme à la recherche d'un principe de vie. Cette jeune femme s'appelle Jacqueline, prénom qu'elle partage avec les héroïnes de romans antérieurs de Modiano (*Du plus loin de l'oubli* et *Accident nocturne*). Cependant les habitués du café l'appellent Louki. Ce surnom devrait lui permettre de faire « peau neuve » (*CJP*, 24).⁵ Mais pourquoi ce désir de changer de peau? En cinq chapitres, dont le premier et le dernier, de longueur presque égale, fonctionnent respectivement comme prologue et comme épilogue, quatre voix essayent de répondre à cette question: un étudiant qui reste anonyme, le détective privé Pierre Caisley, Jacqueline elle-même et son amant Roland, un apprenti-écrivain. Les récits de Caisley et de Jacqueline couvrent les années

avant et durant l'époque où ils fréquentaient le Condé, ceux de l'étudiant et de Roland datent d'une époque ultérieure et sont en partie rétrospectifs. Caisley, qui est beaucoup plus âgé que les trois autres personnages, remémore parfois jusqu'aux années de la guerre et de l'immédiat après-guerre. Grâce à la multiplicité des points de vue, inédite chez Modiano, celui-ci réussit à donner un portrait à plusieurs facettes de l'héroïne. La superposition de périodes différentes confère à ce roman l'épaisseur temporelle particulière que l'on retrouve dans d'autres ouvrages de l'auteur.

En essayant de reconstituer une sorte de biographie de « Louki », les personnages sillonnent la ville en tous sens. Et comme dans les romans antérieurs, la précision topographique contraste avec le bloc d'inconnu et de silence que restera finalement la vie de l'héroïne. Si, aux lecteurs familiers de Modiano, cette histoire d'une jeune femme énigmatique, fragile, insaisissable, à la dérive dans le Paris des années soixante, ne semble guère offrir de surprises, elle revêt en seconde lecture une dimension nouvelle. Le lecteur qui connaît la fascination de l'auteur pour la période de l'Occupation, y reconnaît, récurrente dans presque tous ses textes, l'opposition entre Rive gauche et Rive droite.

Dès *La Place de l'Etoile*, la Rive droite est liée aux activités les plus louches de l'Occupation : c'est le domaine de la Gestapo, de son pendant français, la 'police allemande', et de la collaboration. La Rive gauche est par contre associée avec la Résistance qui avait son quartier général dans le XIV^e (FFI). Cette opposition entre lieux de perdition et lieux de salut moral recouvre chez Modiano celle entre l'adolescence et l'âge adulte, l'innocence et le mal.⁶ Dans son autobiographie, *Un Pédigrée*, Modiano explicite les rapports de ses parents avec l'univers des deux Rives, suggérés dans ses textes fictionnels. Leurs activités pendant et après la guerre les relient à la Rive droite. Ainsi le père juif, qui avait échappé de justesse à la déportation, habitait au début de la guerre rue des Saussaies (VIII^e), à côté de la Gestapo, et s'était retrouvé dans le monde du marché noir et de la spéculation, des chevaliers d'industrie qui avaient élu domicile dans les quartiers du XVI^e arrondissement. La mère, Anversoise d'origine, non juive, actrice de second rang, était liée à l'ambiance vulgaire des théâtres et music-halls de Pigalle.⁷ L'appartement où ses parents ont habité pendant

les dernières années de la guerre et où l'auteur, né en 1945, a grandi, se situe par contre sur la Rive gauche, au 15, Quai de Conti. La seule présence des parents sur la Rive gauche montre que la frontière entre les deux rives n'est pas infranchissable. Que cet appartement fût un lieu de refuge peu sûr, est illustré également par les destins opposés de deux anciens locataires juifs : l'un, l'écrivain Maurice Sachs, s'enfonça, pour survivre, dans le marécage de la collaboration, l'autre, Albert Sciaky, également écrivain, engagé dans la Résistance, mourut en déportation, à Dachau.

J'ai montré ailleurs que chez Modiano les rapports entre les deux Rives ne sont pas fixes, mais évoluent d'un texte à l'autre (Montfrans 1993, 85-102). Cela vaut également pour *Dans le café de la jeunesse perdue*. Sans supprimer les associations historiques et autobiographiques des noms de lieux, Modiano les enrichit et les transforme grâce à de nombreuses allusions littéraires. Écrivains morts et vivants, illustres et oubliés se côtoient. Le dramaturge Adamov, le romancier Maurice Raphaël, et le poète opiomane Olivier Larronde sont présents en tant que personnages. Baudelaire, Dante, Dorgelès, Nerval, Nietzsche, Perec et Sachs apparaissent à travers des citations voilées ou bien par l'évocation des quartiers qu'ils ont fréquentés. Dans la suite de cet article, je me limiterai à mettre en relief les rapports établis avec la *Divine Comédie* de Dante.

Saint-Germain-des-Prés et Montparnasse : les limbes

Chaque chapitre a comme centre de gravité un ou deux lieux précis. Dans le premier chapitre, on ne quitte le Condé (VI^e) pour le XIV^e que dans le dernier paragraphe. Le second chapitre se déroule essentiellement à Neuilly (XVI^e) et à la frontière du IX^e et du XVIII^e (avenue Rachel et boulevard de Clichy). Au cœur du roman, dans le récit de Jacqueline, ce sont le IX^e et le XVIII^e arrondissement (rue Blanche, Pigalle et Montmartre) qui occupent la place centrale. Dans les deux derniers chapitres, cette place revient aux XIV^e, XV^e et XVI^e arrondissements. Ces différents points sont reliés entre eux par les parcours des personnages.

Dans le premier chapitre, le narrateur-étudiant nous sert de guide. Il essaie de se souvenir de l'époque lointaine où, tout en se tenant à l'écart, il

observait la clientèle excentrique du café. Dès les premières pages apparaît l'une des oppositions centrales dans le texte, celle entre l'ombre et la lumière. Le texte s'ouvre sur l'arrivée en scène de Jacqueline: « des deux entrées elle empruntait toujours la plus étroite, celle qu'on appelait la porte de l'ombre » (*CJP*, 11). Dans l'*Évangile selon saint Luc* (13, 22-30) « la porte étroite » donne accès au paradis, mais la deuxième qualification, « de l'ombre », fait plutôt penser à la porte qui dans la *Divine Comédie* ouvre sur l'enfer, porte surmontée de paroles écrites en noir avertissant les nouveaux arrivés: « Laissez toute espérance, vous qui entrez » (*Enfer* III, vv. 8, 9). Cette entrée ténébreuse contraste avec la luminosité qui entoure la jeune femme sur quelques photos de l'époque : « elle accrochait mieux que les autres la lumière, comme on dit au cinéma » (*CJP*, 12).⁸ La qualité photogénique de la jeune femme offre une interprétation de son surnom : 'Louki' vient du latin *lux*, 'lumière'. Ce qui, dans un texte placé par son exergue sous le parrainage de Dante, semble permettre un rapprochement avec Lucia, la sainte qui dans la *Divine Comédie* prie Béatrice de venir en aide au poète lorsque celui-ci, au début de son voyage, est sur le point de perdre courage devant les épreuves qui l'attendent (*Enfer* II, vv. 97-114). On pourrait aussi, de manière plus générale, considérer le nom de Louki comme symbolisant la lumière à laquelle les personnages de Dante et de Modiano aspirent – celle d'un amour mystique qui apporterait une félicité infinie et délivrerait des contraintes terrestres.

Notons que le narrateur, de par la nature de ses études à l'École supérieure des mines, semble tout désigné pour guider le lecteur dans ses premiers pas vers un monde souterrain. 'Souterrain' au sens littéral : dans les années soixante et soixante-dix les étudiants de l'École des Mines disposaient d'une documentation complète grâce à laquelle ils réussirent à réaliser une cartographie des centaines de kilomètres de galeries souterraines creusées dans la roche sous Paris, et à guider les premiers curieux dans ce labyrinthe obscur. D'ailleurs l'École des mines, située au 85, Boulevard Saint-Michel, correspond directement par plusieurs galeries avec ces sous-sols urbains. Mais 'souterrain' peut être pris aussi au sens figuré de 'bas-fonds' : le narrateur-étudiant nous introduit dans un univers peuplé de personnages louches aux noms improbables, tels Tarzan, la Houpa, Don Carlos, Ali Cherif, Zacharias et le docteur Vala. Par ailleurs, à

l'instar des situationnistes, ces habitués du Condé sont convaincus que le travail et les études sont aliénants. Ils conseillent à l'étudiant d'abandonner ses études sinistres.

Le narrateur puise ses renseignements sur la clientèle du Condé dans un registre tenu par un autre habitué, un certain Bowling, surnommé 'le Capitaine', qui le lui avait confié avant de quitter la France pour une raison non-précisée. Pendant trois ans, Bowling avait noté systématiquement les noms et adresses des habitués, ainsi que les dates et heures de leurs visites au Condé. Habitude étrange qui, comme le remarque un visiteur plus âgé, rappelle d'autres pratiques bureaucratiques moins innocentes, celles qui facilitèrent l'organisation des rafles pendant l'Occupation. Le jeune narrateur qui, lui, n'est pas embarrassé par un passé compromettant, se reconnaît dans cette manie de l'enregistrement, à laquelle il donne des accents perecquiens ou, si l'on veut, modianesques:

Au fond, Bowling cherchait à sauver de l'oubli les papillons qui tournent quelques instants autour d'une lampe. Il rêvait d'un immense registre où auraient été consignés les noms des clients de tous les cafés de Paris depuis cent ans, avec mention de leur arrivée ou de leur départ successifs. Il était hanté par ce qu'il appelait 'les points fixes'. (CJP 19)⁹

La fin du chapitre est consacrée au souvenir d'une soirée de pluie. L'un des habitués du Condé, Maurice Raphaël, de son vrai nom Victor Marie Lepage, propose de ramener Louki-Jacqueline et le narrateur chez eux.¹⁰ L'adresse de Jacqueline, une rue au-delà du cimetière Montparnasse (XIV^e), suscite de la part de ce personnage, plutôt sulfureux malgré son patronyme angélique, la remarque ironique : « Alors, vous habitez dans les limbes ». L'adresse de l'étudiant lui vaut une félicitation également ambiguë : « Vous avez raison d'habiter le Val-de-Grâce ». Avant d'entrer dans l'enfer proprement dit, Dante et Virgile visitent les limbes ; ils y rencontrent ceux qui, n'ayant pas été baptisés, ne peuvent pas entrer au paradis. Et lorsqu'on sait qu'une grande partie du grand Réseau Sud des carrières souterraines s'étend au-delà de Montparnasse et sous le Val-de-Grâce, on prend conscience de la portée de ces remarques apparemment anodines. Cette

fois-ci Modiano, « l'arpenteur » infatigable de Paris, fait descendre ses personnages dans les sous-sols de la ville.

Dans le premier chapitre, nous nous trouvons donc dans les limbes. Dante y avait relégué les poètes, héros et philosophes de l'Antiquité, tels Homère et Ovide, Hector et Enée, César, Aristote, Socrate et Platon. Ils seront tous sauvés du feu éternel grâce à leurs mérites artistiques et scientifiques, et grâce à leur amour pour la patrie (*Enfer IV*, vv. 80-142). De même, chez Modiano les personnages réfugiés sur la Rive gauche, à Saint-Germain ou à Montparnasse, « à l'ombre de la littérature et des arts » (*CJP*, 15), bénéficient d'un climat de clémence, même s'ils se sont rendus coupables de collaboration sous Vichy ou ont des attaches avec le Milieu comme Maurice Raphaël.

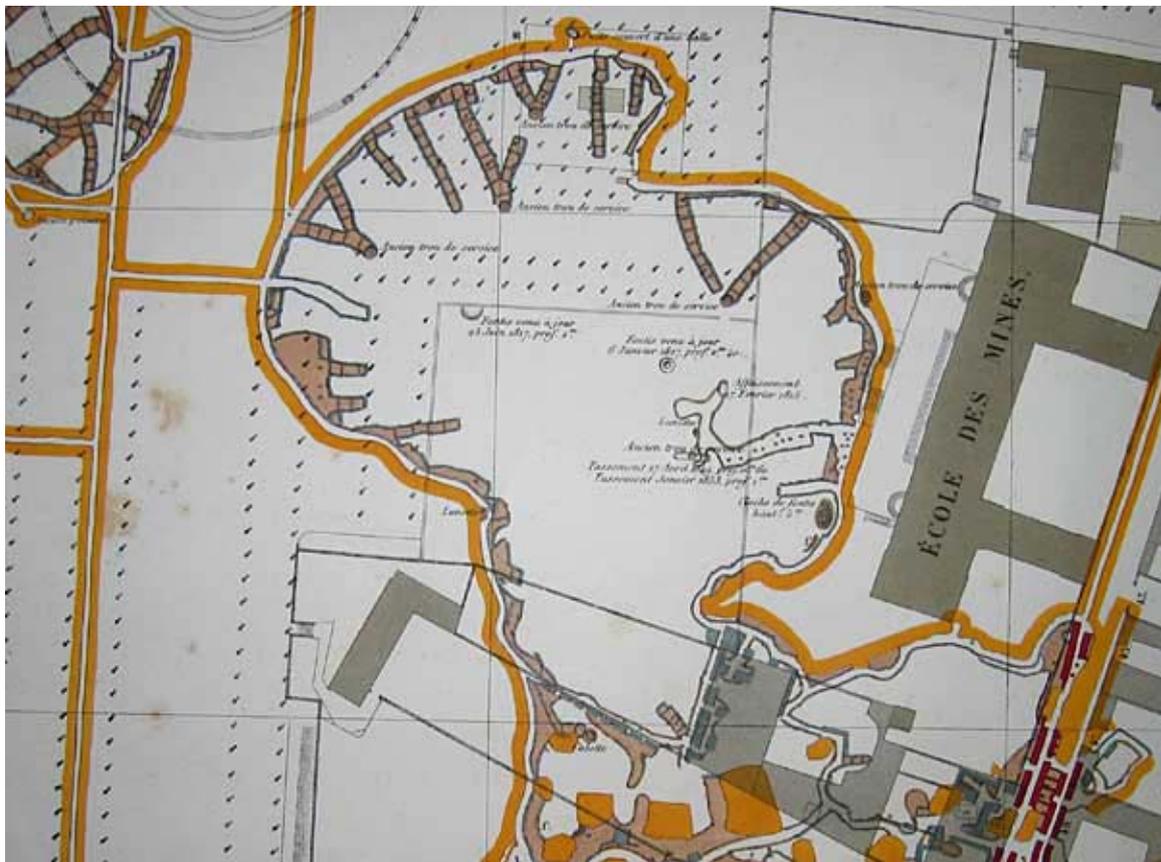


Fig. 1 Paris, l'École des Mines

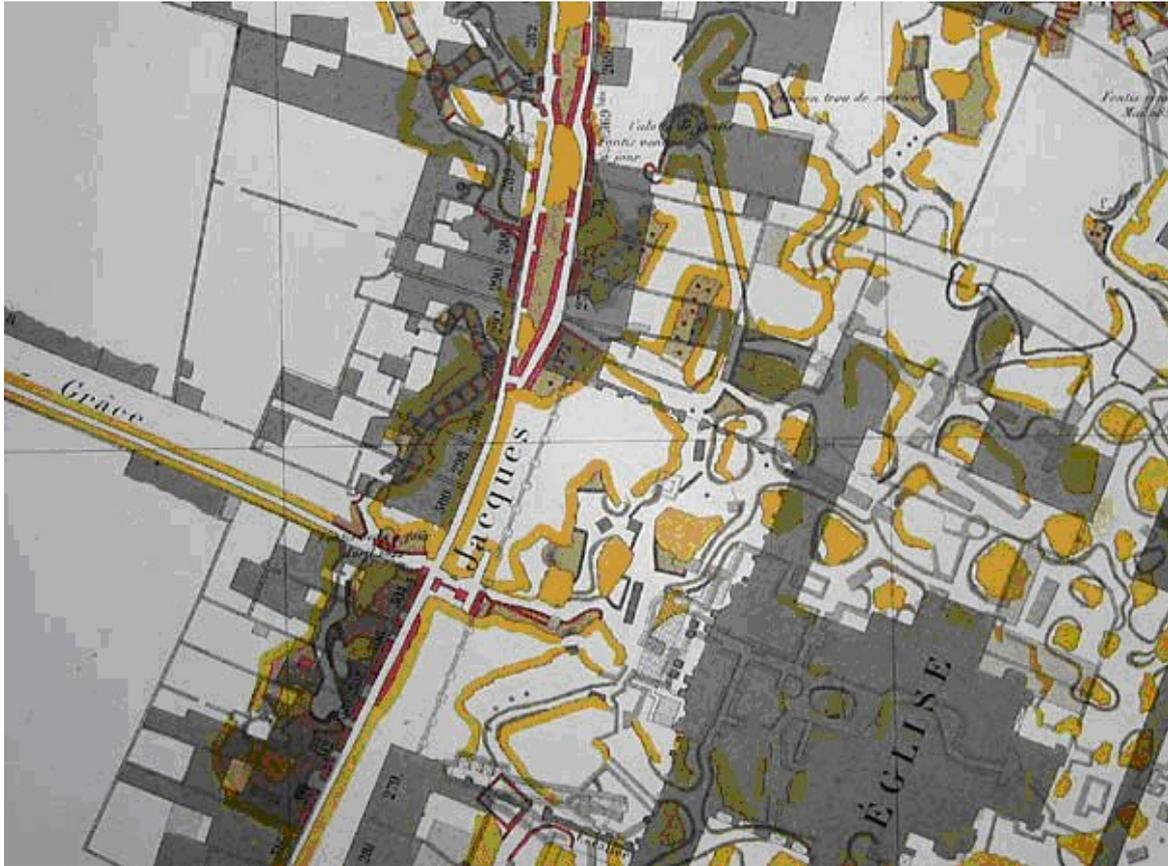


Fig. 2 Paris, les Catacombes

D'une rive à l'autre : des limbes aux cercles de l'enfer

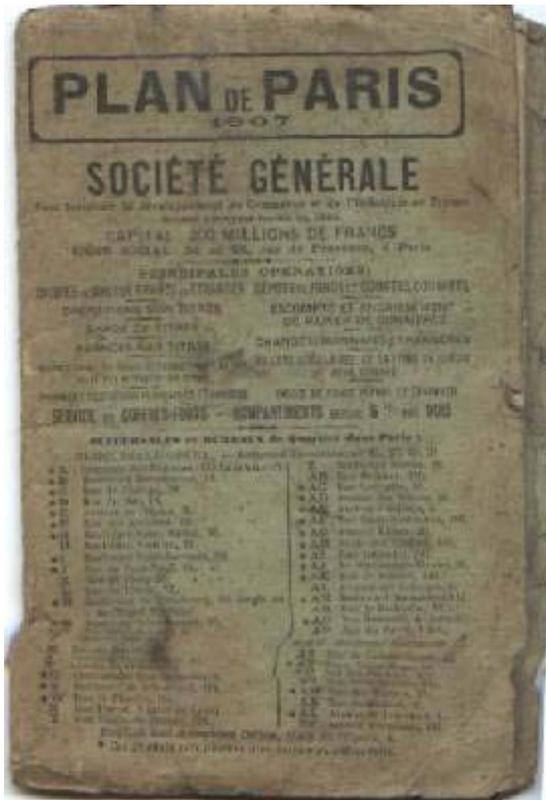
« Avant tout, déterminer avec le plus d'exactitude possible les itinéraires que suivent les gens pour mieux les comprendre », tel est l'adage que Modiano attribue à son détective privé qui dans le second chapitre prend le relais du premier narrateur (*CJP*, 39). Caisley qui se présente au Condé comme éditeur d'art, a été chargé par le mari de Jacqueline de retrouver sa femme qui l'a quitté sans laisser d'adresse.¹¹ En tant qu'ancien employé du service de renseignements spéciaux, le détective a vite fait de découvrir l'identité de la jeune femme. Née pendant la guerre en Sologne de père inconnu, élevée par sa mère, Geneviève Delanque, ouvreuse au Moulin Rouge, elle a été arrêtée à deux reprises par la police pour vagabondage de

mineure. Sur ses traces, Caisley suit deux grands itinéraires, muni d'une vieille carte Taride scotchée sur les bords. Il visite l'hôtel Savoie où Jacqueline s'est réfugiée après avoir quitté son mari, dans le XIV^e, au-delà de Montparnasse, « évoquant une de ces zones mystérieuses que l'on nomme arrière-pays » (*CJP*, 37). Il s'attarde au Condé et prend ensuite le métro pour aller voir le mari de Jacqueline avec qui il a rendez-vous, dans la partie de Neuilly entre le Bois de Boulogne et la Seine, près de la porte de Madrid. Jean-Pierre Choureau habite un appartement moderne, stérile, dans un quartier résidentiel tranquille. Il a rencontré Jacqueline dans l'entreprise immobilière où il travaille, rue de la Paix (1^{er}) et l'a épousée pour « se créer des liens ». Elle l'aurait quitté parce que « la vraie vie » qu'elle croyait avoir découverte dans ses lectures était trop différente de celle qu'elle menait avec son mari.

Quelques jours après, un après-midi ensoleillé d'automne, « faisant le parcours de Jacqueline en sens inverse », Caisley prend la ligne de métro Nord-Sud, descend à Pigalle, et se rend par le boulevard de Clichy à l'ancien domicile de Jacqueline, avenue Rachel (XVIII^e), tout près du cimetière Montmartre. Dans cette avenue, Caisley se sent proche de la jeune femme, le quartier semble avoir gardé les traces de sa présence. Il s'interroge sur les motifs qu'elle a eus pour fuir, après la mort de sa mère, ces rues où elle avait passé son adolescence, « d'abord vers le quartier de l'Etoile, et encore plus à l'ouest, Neuilly et le bois de Boulogne, et ensuite en direction de la Rive gauche, comme si la traversée du fleuve la protégeait d'un danger imminent » (*CJP*, 65). L'histoire de cette jeune femme vulnérable, impénétrable et solitaire le touche cependant à tel point qu'il décide de renoncer à sa tâche et de ne plus chercher à percer ses secrets. Cette discrétion est comparable à celle dont témoigne le narrateur dans *Dora Bruder* à l'égard de la jeune fille juive, mineure, en vagabondage comme l'a été Jacqueline.

Caisley en sait long sur le passé douteux de certains habitués du Condé. Aussi sert-il de passeur entre deux rives et deux époques. Dante et Virgile traversent le fleuve qui les sépare de Dité, la cité infernale, à bord d'une barque (*Enfer* VIII, vv. 36-88). Caisley, lui, dispose d'un moyen de transport plus moderne : il prend le métro, passe sous la Seine et remonte, lors de son premier itinéraire, à Sablons, lors du second itinéraire, à Pigalle.

Dans ces lieux de perdition, de la Gestapo, des collaborateurs et de la débauche, se trouvent les assassins, les traîtres et les luxurieux : nous sommes en plein enfer. Les cors de chasse que Caisley s’imagine entendre à l’orée du bois de Boulogne et qui lui rappellent les forêts de Sologne, évoquent la situation de gibier traqué dans laquelle se trouvaient les victimes de ces malfaiteurs.¹²



Plan de Paris Taride

Pigalle et Montmartre : de l’enfer aux « pentes » du Purgatoire

Pourquoi Jacqueline a-t-elle voulu faire peau neuve ? Et à quoi a-t-elle essayé d’échapper ? Le chapitre central du roman, le récit de Jacqueline, répond partiellement aux questions que l’étudiant et Caisly se posent à ce sujet. Réfugiée dans le XIV^e « au-delà du cimetière de Montparnasse », Jacqueline se souvient de sa jeunesse au 10, avenue Rachel, entre le boulevard de Clichy et la rue Caulaincourt, à côté du cimetière Montmartre

situé au 20 de la même avenue. Supportant mal l'absence de sa mère qui ne rentre de son travail que tard dans la nuit, elle avait l'habitude de sortir et d'errer le long et autour du boulevard de Clichy, qui constitue la frontière entre le IX^e et le XVIII^e et relie la place de Clichy à la place Blanche et à la place Pigalle.¹³ Elle préférait marcher sur le trottoir de gauche, celui du côté du IX^e, plongé dans l'obscurité : les enseignes lumineuses et les néons de l'autre côté du boulevard annonçant « Les plus beaux nus du monde » lui inspiraient des sentiments d'angoisse et d'insécurité profondes. La police l'avait ramassée deux fois, la première fois dans le quartier Saint-Georges (IX^e), la seconde fois dans celui des Grandes-Carrières (XVIII^e). A ces occasions, elle s'était sentie prise en charge et plutôt soulagée.

Pendant ses errances nocturnes, Jacqueline rencontre deux personnes, un homme et une femme qui lui offrent tous deux un remède à ses angoisses. La jeune femme, Jeannette, qu'elle rencontre dans une pharmacie sur la place Blanche et dont le patronyme, Gaul (en allemand *Gaul* signifie 'district', un *Gauleiter* était chef de district dans l'Allemagne hitlérienne), et le surnom ('Tête de Mort') ne promettent rien de bon, l'initie aux paradis artificiels des stupéfiants. L'homme, un libraire du boulevard de Clichy à l'allure paternelle, spécialisé dans la science-fiction et l'astronomie, lui donne un livre intitulé *Voyage dans l'infini*. On peut se demander si ce don est moins empoisonné que la « neige » de Jeannette : les effets sont décrits en termes comparables. Les prises de « neige » procurent à Jacqueline une sensation de fraîcheur et de légèreté, et semblent conjurer définitivement l'angoisse et le sentiment de vide. La même sensation l'envahit lorsqu'une nuit, après s'être enfuie du bar où elle se trouvait avec son amie, elle surmonte son angoisse du boulevard de Clichy, car toutes les lumières, même celles du Moulin Rouge, sont enfin éteintes. Elle gravit les rues de la Butte Montmartre, vers le Château des Brouillards. Elle a l'impression que quelqu'un là-haut l'attend.¹⁴ La rue débouche en plein ciel, comme si elle menait au bord d'une falaise, lui promettant « liberté et apesanteur », « un voyage dans l'infini ». Son angoisse disparaît, et envahie par un sentiment de légèreté « qui vous prend quelquefois dans les rêves », elle s'interroge sur le terme qui convient à cette expérience : Ivresse? Extase? Ravissement? (*CJP*, 79)

Malgré cette expérience apparemment positive, Jacqueline décide de quitter le quartier, peut-être par crainte du maléfique Pigalle, de la tentation des paradis artificiels, ou de la dangereuse force d'attraction de la Butte Montmartre. Par ailleurs, la Seine qu'elle aimerait considérer comme « une ligne de démarcation séparant deux villes étrangères l'une à l'autre » (*CJP*, 116), n'est pas tout à fait infranchissable, et la Rive gauche n'offre pas de sécurité complète. Pigalle a des annexes à Saint-Germain-des-Prés et certains personnages louches comme Raphaël vont et viennent entre les deux lieux. Rappelons que si la Résistance française avait son quartier général dans les catacombes près de la place Denfert-Rocherou (ancienne place d'Enfer), les galeries souterraines étaient utilisées également par les collaborateurs pour passer inaperçus d'une rive à l'autre.¹⁵

Lorsque Jacqueline essaie de se souvenir du nom du bar qu'elle fréquentait avec Jeannette dans la rue de La Rochefoucauld, elle se demande si c'était « Le Rouge Cloître », « Chez Dante » ou « Canter » (*CJP*, 83).¹⁶ Elle opte pour Canter, mais la mention de Dante confirme le parallèle avec la *Divine Comédie* et permet de voir en Montmartre (mont du martyr) un avatar parisien du Purgatoire, l'endroit où les pêcheurs expient leurs fautes avant de pouvoir accéder au Paradis. Une fois entrés dans le Purgatoire, Dante et Virgile gravissent une pente escarpée, longeant les sept corniches. Parlant à Jeannette des rues qui mènent des grands boulevards à la frontière sud du IX^e vers le XVIII^e et le Sacré Cœur, au-delà du boulevard de Clichy, Jacqueline les désigne comme « les pentes » : les premières pentes sont situées près des églises de la Trinité et de Notre-Dame-de-Lorette. L'emploi du mot « pente » suscite une réaction ironique de la part de Jeannette, comparable à celle de Maurice Raphaël lorsqu'il appelle Montparnasse 'les limbes'. A ces personnages cyniques, tout ce qui touche à un idéal spirituel quelconque leur doit sembler incroyablement naïf.



Brassaï, Les Escaliers de Montmartre

Le Paradis

Le quatrième et dernier narrateur, Roland, a fait la connaissance de Jacqueline au XV^e, lors d'une réunion organisée par un certain Guy de Vere. De Vere, ésotériste, a donné à Jacqueline deux livres teintés de mysticisme, *Horizons perdus* et *Louise du Néant*. La seule chose que nous apprenons sur ces livres est que Jacqueline, après son expérience mystique à Montmartre, rature sur la couverture de *Louise du Néant* le prénom et le remplace par le sien. *Louise du Néant* est le titre d'une biographie d'une aristocrate mystique du XVII^e siècle, écrite par son confesseur, le jésuite Jean Maillard. *Horizons perdus* (Lost Horizon) est un film de 1937 sur un groupe de personnes dont l'avion s'est écrasé contre les pentes du Himalaya. Après un voyage long et épuisant, les rescapés découvrent dans

une haute vallée le monastère de Shangri-la où règnent la paix et l'harmonie.¹⁷ Ce qui permet de mieux comprendre pourquoi Jacqueline parle de Montmartre comme de « mon Tibet ».

Roland nous ramène chez les situationnistes et aux « limbes ». Apprenti-écrivain, il travaille sur un texte dont le thème est « les zones franches » à Paris, « des zones intermédiaires, des no man's land où l'on était à la lisière de tout, en transit ou même en suspens, où l'on jouissait d'une certaine immunité », des terrains vagues qui ne sont revendiqués par personne et dont les habitants sont morts pour l'état civil (*CJP*, 100). Lorsque Roland demande à Raphaël son avis sur l'adjectif « franches », celui-ci hausse les épaules et lui lance avec un sourire narquois : « Disons 'neutres' et n'en parlons plus » (*CJP*, 109). Ces termes doivent lui rappeler une période sur laquelle il préfère se taire.

Avec Jacqueline, qui a quitté son mari pour ce jeune homme et qui le rejoint parfois dans son hôtel rue d'Argentine (XVI^e), Roland visite de telles zones - le quartier entre Ségur et Duplex avec les rues qui débouchent sur les passerelles du métro aérien, et l'allée des Cygnes, sur l'île étroite dans la Seine entre le pont de Grenelle et le pont de Bir-Hakeim, à la pointe de laquelle se trouve la petite réplique parisienne de la Statue de la Liberté offerte par la France aux Etats-Unis. Le nom de cette statue, « La Liberté éclairant le Monde », contraste de manière ironique avec les sombres souvenirs liés à un lieu proche, le Vélodrome d'hiver, démoli en 1960. Un monument commémoratif, inauguré en 1995, y rappelle aujourd'hui la grande rafle de juillet 1942. Le pont Bir-Hakeim dont le nom renvoie également à la Seconde Guerre mondiale, sert de viaduc au métro aérien, la ligne 6 qui relie les stations Nation et Étoile. Jacqueline avait coutume de prendre cette ligne pour rejoindre son mari à Neuilly ; après sa rencontre avec Roland elle l'évite. À la lumière des persécutions des Juifs sous l'Occupation, cette rupture du lien entre Nation et Étoile est hautement significative.

Même les 'zones neutres' ou en termes dantesques « les limbes » n'offrent donc pas suffisamment de protection. Le Saint-Germain-des-Prés fréquenté par Jacqueline rappelle à Roland les souvenirs douloureux d'une enfance solitaire, le XVI^e est pour Jacqueline trop proche du domicile de son mari à Neuilly. Aussi le couple rêve-t-il d'évasion. Réfugiés à l'hôtel

Argentine pendant un mois de février neigeux, ils ont l'impression d'être perdus dans un hôtel de haute montagne, au printemps ils font des projets pour partir pour des pays chauds, « au cœur de l'été », à Majorque ou au Mexique. Mais, pour Modiano, on est prisonnier des endroits où l'on a vécu. Paris refuse de desserrer son étreinte. Alors que Roland élabore sa théorie des zones neutres dans sa chambre d'hôtel, Jacqueline opte pour une solution plus radicale. Sous l'action combinée de la drogue et de lectures mystiques, les paradis entrevus dans les rues du IX^e et au sommet de Montmartre fusionnent, et leur attraction s'avère fatale. Le long voyage difficile du poète de la *Divine Comédie* se termine par un éblouissement visionnaire, la vision de Dieu ; celui de Jacqueline, par contre, aboutit à une chute dans le vide, une vision du Néant.

L'eau et le feu

Les parcours sur la carte et les vagabondages dans les rues de Paris sont une constante dans l'œuvre de Modiano. Chaque nom de lieu est un carrefour d'où le lecteur peut s'engager dans différentes voies. Dans *Le Café de la jeunesse perdue*, ces voies le ramènent en arrière, à deux époques matricielles, superposées, celle des années soixante et celle de l'Occupation, dans une dizaine d'arrondissements et dans deux cimetières. Les personnages semblent se promener au hasard dans Paris, conformément à la théorie de la dérive des situationnistes, mais lorsqu'on suit leurs déambulations sur une carte de la ville, scotchée ou non, celles-ci s'avèrent programmées comme une visite guidée de lieux de mémoire publics et personnels. *Dans le café de la jeunesse perdue* est un très beau roman nostalgique, évoquant avec beaucoup de subtilité les souvenirs d'un passé dont l'eau du temps efface les contours, d'une ville dont la forme change plus vite que le cœur des humains.

Cette fois, cependant, un plan de la ville ne suffit pas : il faut également une carte des sous-sols parisiens. Les périples des personnages se calquent sur le voyage du poète-narrateur dans la *Divine Comédie*. Ils mènent des Limbes à l'Enfer, de l'Enfer au Purgatoire et, pour Jacqueline, au 'Paradis'. Ce parallèle introduit un élément qui me semble inédit dans

l'œuvre de Modiano. Le personnage principal, Jacqueline, qui fait l'objet de la quête des narrateurs masculins, est insaisissable par son aspiration vers un idéal qui la dévore et à la flamme duquel les autres se brûlent. Longtemps après sa mort, Roland se promène dans la rue qui, traversant le cimetière Montparnasse, le menait autrefois vers l'hôtel de Jacqueline. Il s'adresse à la femme aimée et perdue, sa Béatrice. L'apostrophe inattendue est poignante, la chute de l'énumération belle, et, bien qu'imaginaire, le paradis remémoré ne doit rien à la théologie :

J'ai eu un moment l'illusion qu'au-delà du cimetière je te retrouverais. Là-bas, ce serait l'éternel Retour, le même geste qu'avant pour prendre à la réception la clé de ta chambre. Le même escalier raide. La même porte blanche avec son numéro: 11. La même attente. Et puis les mêmes lèvres, le même parfum et la même chevelure qui se dénoue en cascade. (*CJP*, 138)

La topographie parisienne constitue la trame, le fond même de l'univers romanesque de Modiano. Dans les histoires qu'il construit sur cette trame, les lieux, évoqués par leur seul nom, ne sont pas présentés sur le mode d'endroits à décrire, mais comme des sources d'où le sens peut naître. Porteuses de souvenirs historiques, auto- et intertextuelles, les indications topographiques constituent des noyaux autour desquels ses textes se constituent. Grâce aux rapports établis avec la *Divine Comédie*, Modiano creuse et transforme dans son dernier roman l'espace parcouru tant de fois par ses personnages depuis *La Place de l'Étoile*. Doublée d'une seconde ville, souterraine, ténébreuse, Paris, la ville lumière, devient le théâtre d'un voyage dantesque. Cette surimpression de deux univers d'inspiration totalement différente, une représentation médiévale du monde de l'au-delà projetée sur celle d'une ville hédoniste du XX^e siècle, est inattendue et féconde. Elle enrichit l'évocation d'un décor urbain familier d'une très riche symbolique de la lumière et de l'ombre, elle attire l'attention sur les noms de lieux d'origine chrétienne et du coup, sur tout un pan de l'histoire ancienne de la ville. En outre, elle motive les errances du personnage principal dans les différents quartiers moyennant la quête d'un idéal spirituel, et elle déconditionne la vision de Paris que le lecteur a pu dégager des romans antérieurs de Modiano.

Notes

1. Pour Modiano, voir les études récentes de Morris 2000, Obergöker 2004, Cooke 2005, John E Flower 2007. Quant à Perec, cette lacune a été signalée en 2003 par Mireille Ribière et Dominique Bertelli, *Perec Entretien et conférences* (Joseph K., 2003), dans une note commentant une allusion de Perec aux situationnistes (vol. II, 129). Dans un article récent sur l'exploration de l'espace chez Georges Perec et François Bon, j'ai établi un lien avec le philosophe marxiste Henri Lefebvre, l'un des maîtres à penser des situationnistes, sans pour autant prendre en considération le mouvement situationniste lui-même (Montfrans 2006, 132-151). Une étude des rapports entre le questionnement de l'espace urbain des deux auteurs et les procédés situationnistes reste à faire.
2. On pense aux pratiques citationnelles de Perec, courantes parmi les membres de l'Oulipo, mais sans doute également inspirées par les procédés prônés par les situationnistes.
3. 'The Charge of the Light Brigade', poème célèbre d'Alfred Lord Tennyson (1854), sur l'assaut héroïque et désespéré d'une brigade anglaise contre des positions russes au cours de la guerre de Crimée. Plusieurs films ont été consacrés à cet épisode, sous le même titre. Le premier date de 1936 (Michaël Curtiz), le second de 1968 (Tony Richardson).
4. Dans son commentaire du film, Debord explique que « jeunesse perdue » doit être comprise au sens de « voyous » et non de « temps passé » (2006, 1416).
5. *Dans le café de la jeunesse perdue* : désormais abrégé en *CJP*, suivi de références de pages dans le corps du texte.
6. Au sujet de la topographie parisienne de Modiano, voir Guicharnaud 1989, 341-352, Montfrans 1993, 85-101, Schulte Nordholt 2008, chapitre 3 («Une remémoration qui passe par les lieux »).
7. Cf. Modiano dans *Un Pédigrée*: « Cet automne 1959, ma mère joue une pièce au théâtre Fontaine. Les samedis soir de sortie, je fais quelquefois mes devoirs dans le bureau du directeur de ce théâtre. Et je me promène aux alentours. Je découvre le quartier Pigalle, moins villageois que Saint-Germain-des-Prés, et un peu plus trouble que les Champs-Élysées. C'est là, rue Fontaine, place Blanche, rue Frochot que pour la première fois je frôle les mystères de Paris et que je commence sans bien m'en rendre compte, à rêver ma vie » (Modiano 2005, 61).
8. Modiano lui-même a rapproché le surnom de Jacqueline de Youki, prénom de l'épouse de Robert Desnos, auteur mort en déportation et dont l'un des derniers textes s'intitulait, comme le premier texte de Modiano, *La Place de l'Étoile*.
9. Je rappelle pour mémoire une phrase figurant à la fin d'*Espèces d'espaces* : « J'aimerais qu'il existe des lieux stables, immobiles, intangibles, intouchés et presque intouchables, immuables, enracinés ; des lieux qui seraient des références, des points de départ, des sources » (Perec 1974, 122).

-
- ¹⁰. Victor Marie Lepage a publié, sous le nom de Maurice Raphaël, onze livres dont le plus connu est *Ainsi soit-il* (1948). Ce fut échec et sous le nom d'Ange Bastiani, Lepage commença une carrière d'auteur de romans policiers. Un de ses autres noms de plume est Ange Gabrielli. Selon Caisley, le détective de Modiano, il aurait eu « des ennuis après la guerre ».
- ¹¹. Dans *Du plus loin de l'oubli*, le patronyme Caisley est attribué au personnage féminin, Jacqueline van Bever, qui change d'identité au cours du roman.
- ¹². Allusion aux mémoires du collaborateur juif Maurice Sachs, intitulés *Chasse à courre* (1948).
- ¹³. Pendant la Seconde Guerre mondiale la maison d'accueil des prisonniers de guerre rentrés en France était située Place de Clichy. Cette maison était souvent utilisée par les collaborateurs.
- ¹⁴. Le lecteur pense à Nerval dont le nom est indissociablement lié au Château des Brouillards.
- ¹⁵. Dans *La Ronde de nuit* (1970), les membres de la Résistance, les 'chevaliers de l'ombre', se sont retranchés dans les XIV^e et XV^e arrondissements.
- ¹⁶. Dans *Du plus loin de l'oubli* le narrateur, Jean, rencontre Jacqueline van Bever dans un café au coin de la rue Dante. Il y a de nombreuses autres ressemblances entre les deux romans et il serait intéressant de les comparer de manière plus approfondie.
- ¹⁷. Film tiré du roman éponyme (1933) de l'auteur britannique James Hilton. Metteur en scène Frank Capra.

Ouvrages cités

Œuvres de Patrick Modiano:

- La Place de l'Étoile*, Gallimard, 1969.
La Ronde de nuit, Gallimard, 1970.
Du plus loin de l'oubli, Gallimard, 1996.
Des inconnues, Gallimard, 1999.
La petite bijou, Gallimard, 2001.
Accident nocturne, Gallimard, 2003.
Un Pédigrée, Gallimard, 2005.
Dans le café de la jeunesse perdue, Gallimard, 2007.

Autres ouvrages:

- Dante Alighieri, *Divine Comédie*, Paris, Flammarion, 1985-1990.
Dervila Cooke, *Present Pasts. Patrick Modiano's (Auto)Biographical Fictions*, Amsterdam / New York, Rodopi, 2005.

-
- Guy Debord, *In girum imus nocte et consumimur igni*, Paris, Gallimard, 2006.
- John E. Flower, *Patrick Modiano*, Amsterdam / New York, Rodopi, 2007.
- Jacques Guicharnaud, « De la rive gauche à l'au-delà de la Concorde », dans Catherine Laforge (éd.), *Dilemmes du roman. Essays in Honour of Georges May*, Saratoga, Anma Libri, 1989.
- Jean Maillard, *Louise du Néant ou Le triomphe de la pauvreté et des humiliations* [1732], Paris, Jérôme Millon, [1987] 2006.
- Manet van Montfrans, « Rêveries d'un riverain. La topographie parisienne de Patrick Modiano », dans Jules Bedner (éd.), *Patrick Modiano*, Amsterdam/Atlanta, Rodopi, 1993.
- Manet van Montfrans, « L'habituel et le quotidien chez Georges Perec et François Bon: enjeux et pratiques scripturales », dans Yvonne Goga, Mireille Ribière (éds.), *Georges Perec, Inventivité, postérité*, Cluj-Napoca, Ed. Casa Cărții de Știință, 2006.
- Alan Morris, *Patrick Modiano*, Amsterdam / New York, Rodopi, 2000.
- Timo Obergöker, *Écritures du non-lieu. Topographies d'une impossible quête identitaire : Romain Gary, Patrick Modiano et Georges Perec*, Frankfurt am Main, Peter Lang, 2004.
- Georges Perec, *Espèces d'espaces*, Paris, Ed. Galilée, 1974.
- Baptiste Roux, *Figures de l'Occupation dans l'œuvre de Patrick Modiano*, Paris, L'Harmattan, 1999.
- Mireille Ribière et Dominique Bertelli (éds.), *Perec. Entretiens et conférences*, Nantes, Joseph K., 2003.
- Maurice Sachs, *La Chasse à courre*, Paris, Gallimard, 1948.
- Annelies Schulte Nordholt, *Perec, Modiano, Raczymow. La génération d'après et la mémoire de la Shoah*, Amsterdam / New York, Rodopi, à paraître été 2008.

Illustrations :

Plan des Arrondissements de Paris

http://en.wikipedia.org/wiki/Arrondissements_of_Paris

Figures 1 et 2 : <http://exploration.urban.free.fr/catacombes>: Cartographies souterraines, plans et relevés des catacombes de Paris

Plan de Paris (Taride) : <http://oldmaps.free.fr/livre/taride.htm>

'Les escaliers de Montmartre' (Brassäi) : http://www.allposters.com/-sp/Les-Escaliers-de-Montmartre-Paris-Posters_i377560_.htm

Manet van Montfrans est enseignant-chercheur au Département d'Études européennes de l'Université d'Amsterdam. Elle est spécialiste de la littérature française du XX^e siècle et contemporaine, a publié plusieurs études sur Georges Perec (parmi lesquelles *Georges Perec. La contrainte du réel*, 1999). Elle dirige une collection de traductions françaises pour les Editions G.A. van Oorschot à Amsterdam, est membre de l'équipe rédactionnelle de la revue *Marcel Proust Aujourd'hui* et du *Bulletin* de L'Association Marcel Proust.

Pour une liste de ses publications, voir

<http://home.medewerker.uva.nl/m.a.e.vanmontfrans/page2>.